

# L'ASTROLOGIE FACE À LA SCIENCE

## *L'astrologie est-elle une science ?*



Tôt ou tard – et qu'il le veuille ou non – tout astrologue est confronté à cette épineuse question qui semble bien embarrassante : ceux qui répondent par l'affirmative sont face à la nécessité de fournir des preuves et des démonstrations extrêmement élaborées, règle inhérente à la logique scientifique ; ceux qui soutiennent que l'astrologie n'est pas une science, en revanche, sont d'office exclus du discours officiel, voués aux opinions les plus diverses et souvent hasardeuses.

La réponse à cette question suppose une définition relativement précise de notre objet d'étude, définition qui nous permettra de situer l'astrologie par rapport au discours de la science.

Dans ce contexte, certains concepts semblent particulièrement utiles ; ils sont dérivés de l'enseignement légué par Dane Rudhyar et prolongé Alexander Ruperti. Cherchant à dénouer le fil de la question, il s'agit de montrer comment quelques jalons essentiels de la contribution de ces deux auteurs permettent de fournir des éléments de réponse utiles à ce propos.

Pour présenter brièvement les conceptions de Dane Rudhyar (1895-1985), de son vrai nom Daniel Chennevière, français émigré aux Etats-Unis, disons qu'il reconsidère l'astrologie dans une perspective globale, fondée sur une conception de l'Univers qui se reflète dans la conception de l'Homme, cette dernière étant notamment inspirée par l'apport de Carl Gustav Jung (1875-1961), auteur largement diffusé aux Etats-Unis, à l'origine de la psychologie analytique.

Le courant de pensée ouvert par Dane Rudhyar en matière d'astrologie – poursuivi en Europe par Alexander Ruperti – est une des principales approches de l'astrologie contemporaine ; au-delà de leurs contributions respectives, qu'il ne saurait être question d'aborder ici, trois notions que Rudhyar et Ruperti évoquent sont utiles à notre propos : le **holisme**, la **synchronicité** et le **cycle**. Ces notions n'ont pas été créées par ces deux auteurs, mais ce sont eux qui leur ont donné un éclairage astrologique d'un intérêt particulier.

Afin de comprendre ce que Rudhyar entend par « approche holistique » il faut savoir que le terme de **holisme** provient du grec holos qui signifie totalité, globalité, et qui se retrouve dans le mot anglais whole.

Le concept de holisme appliqué à l'astrologie part du principe que le système solaire, dans lequel nous sommes littéralement embarqués, constitue un tout structuré où chaque élément participe suivant ses qualités propres. Le système solaire est ce qui marque en définitive, par les

astres qui le composent, les potentialités et les limites de notre monde – pour ne pas dire de notre entendement – comme l’Univers à une plus grande échelle.

Nous sommes une partie de cet ensemble qui, puisqu’il nous a engendrés, déploie en nous ses caractéristiques structurelles : voilà ce qui est sous-tendu par le terme holisme ; notre sens ne peut advenir que dans et à travers l’ensemble auquel nous appartenons.

Ceci a une grande importance pour comprendre pourquoi l’astrologie fonctionne : parce que chaque être vivant est étroitement lié à son environnement, ce qui est biologiquement prouvé, et que notre environnement est en dernier ressort constitué par les astres qui nous entourent, qui en marquent en quelque sorte les développements tout autant que les confins.

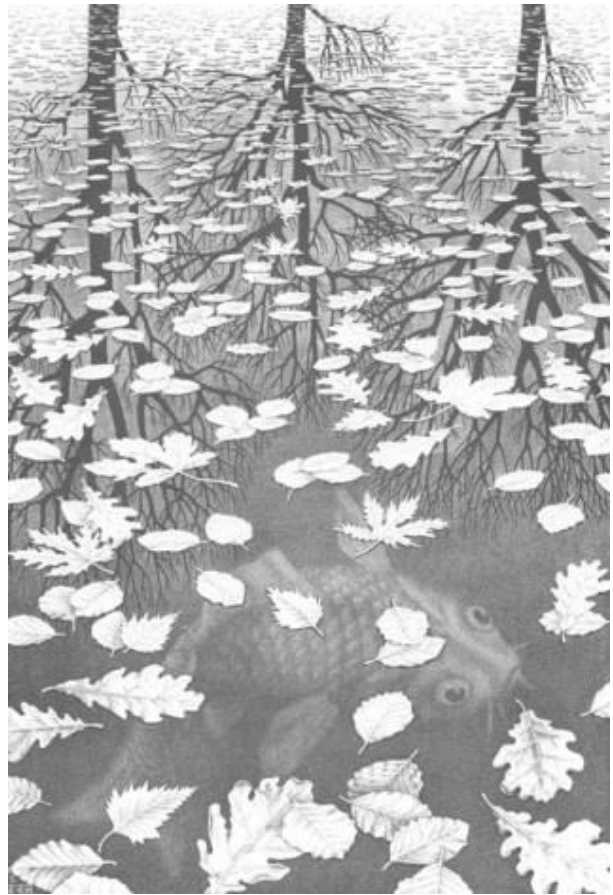
Nous avons là en fait les échos d’un très vieil adage ; d’après Matila Ghyka, qui fut professeur d’esthétique à l’Université de Virginie, il est attribué à Pythagore (VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère) : « *la Nature est en tout semblable à elle-même* » (1952, p. 43). Cet énoncé se trouve à la base du Principe d’Analogie et a été exprimé en latin par la formule suivante : « *Certissimum est naturam in omnibus sui esse persimilem* ».

Le Principe d’Analogie n’est en rien surprenant, comme le relève Gérard Simon, philosophe et historien qui a consacré un ouvrage très complet à *Kepler astronome astrologue* (p. 458). C’est en effet par l’entremise de Matila Ghyka qu’on retrouve les bases de ce principe, qui sont mathématiques. Il faut donc se référer à deux notions distinctes, celle de proportion et celle de rapport. Voici, brièvement résumées, les définitions que donne cet auteur :

Le rapport arithmétique est la comparaison de deux grandeurs mesurables ; cette notion précède logiquement celle de proportion dont elle est un élément.

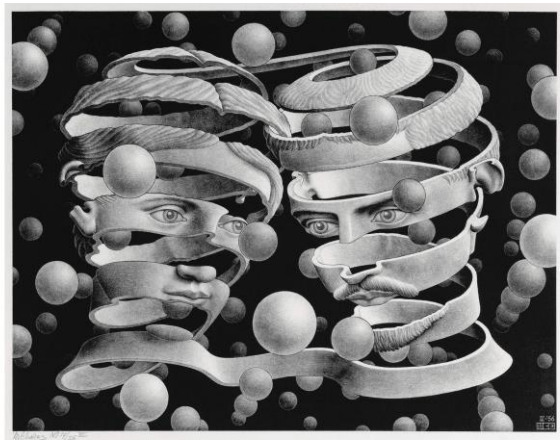
« *La proportion, elle, conformément à la définition d’Euclide (III<sup>e</sup> siècle avant notre ère), est « l’équivalence de deux rapports », la relation analogique entre deux comparaisons; lorsque cette équivalence est l’égalité de deux rapports algébriques, nous avons (...)  $a / b = c / d$  (...). Ce qui peut s’énoncer a est à b comme c est à d, expression qui montre immédiatement la relation entre cette égalité et le Principe d’Analogie* » (1952, pp. 43-44).

Matila Ghyka en arrive alors à citer la forme du Principe d’Analogie dans les Arts, établie par Thiersch au XIX<sup>e</sup> siècle, qui se réfère à l’architecture mais que l’auteur applique également à la composition picturale et à la musique ; cette formule est particulièrement intéressante dans ce cadre : « *Nous avons trouvé, en observant les œuvres les plus réussies de tous les temps, que dans chacune de ces œuvres une forme fondamentale se répète, et que les parties forment, par leur composition et leur disposition, des figures semblables... L’harmonie ne résulte que de la répétition de la figure principale de l’œuvre dans ses subdivisions* » (1952, p. 49).



Un autre historien, Pierre Thuillier, qui relate « Le temps des astrologues », offre aussi un écho évident de ce principe quand il dit que : « *Si l'astrologie a contribué à préparer la science moderne, comme l'a bien vu Auguste Comte, c'est parce qu'elle substituait à un univers gouverné par l'arbitraire un univers structuré, où tout se tenait, et qu'il était possible d'étudier méthodiquement* » (1983, p. 47).

Le Principe d'Analogie n'est cependant pas simplement une relique historique : il se retrouve dans les sciences modernes sous la forme d'une notion importante, celle d'isomorphisme, terme qui indique « *une association entre deux structures complexes de telle sorte qu'à chaque partie d'une structure corresponde une partie de l'autre structure. (Cette correspondance devant se situer au niveau des rôles joués par ces parties dans leurs structures respectives)* » (Douglas Hofstadter, 1985, p. 57). Cette notion d'isomorphisme a notamment des liens particuliers avec la récursion, principe d'après lequel « *un « même » phénomène se produit simultanément à différents niveaux. En fait, les événements rencontrés aux différents niveaux ne sont pas exactement semblables ; disons plutôt que nous y retrouvons un trait invariable en dépit de leurs nombreuses différences* » (D. Hofstadter, 1985, p. 166).



La notion de holisme est donc loin d'être absurde et les astronomes eux-mêmes en arrivent de nos jours à des conceptions semblables. À ce propos, il est intéressant de reprendre une longue citation d'Ivar Ekeland, professeur de mathématiques et Président de l'Université Paris-Dauphine, extraite de son article « Le devenir instable de la mécanique céleste » :

« *Certes, en première approximation, on considère que le mouvement (de la Terre) est keplérien, c'est-à-dire que l'on considère que la Terre est seule avec le Soleil, et qu'elle tourne sagement sur son ellipse. Mais la précision*

*obtenue ne va pas au-delà de quelques jours, et l'on est donc très vite conduit à réintroduire les planètes que l'on avait oubliées, d'abord Jupiter, la plus grosse, puis les autres, au fur et à mesure que le besoin de précision augmente... Cela veut dire que la Terre est en mouvement sur une ellipse qui se déforme lentement et tourne sur elle-même de diverses manières, chacune des planètes imposant à cette malheureuse ellipse un mouvement supplémentaire. C'est déjà assez compliqué, mais cela marche très bien jusqu'à dix ou cent mille ans. Au-delà, la seule chose à faire est de considérer l'ensemble du système solaire, avec toutes les planètes et toutes leurs interactions gravitationnelles.*

*Le point de vue est alors totalement différent. A cette échelle de temps, l'orbite keplérienne disparaît. Si la Terre laissait un sillage lumineux... il occuperait au bout de quelques dizaines de millions de révolutions une vaste région de l'espace, s'étendant jusqu'à l'orbite actuelle de Mars... On a par conséquent des raisons convaincantes de penser qu'à l'échelle de dix millions d'années, la trajectoire de la Terre est plutôt un anneau qu'une ellipse. Dans ce mouvement global, il est bien entendu impossible de distinguer ce qui est dû à l'attraction de telle ou telle planète, ou même du Soleil.*

*Il s'agit d'un système clos, où tout agit et réagit sur tout, et où tout est important* » (1993, p. 94).

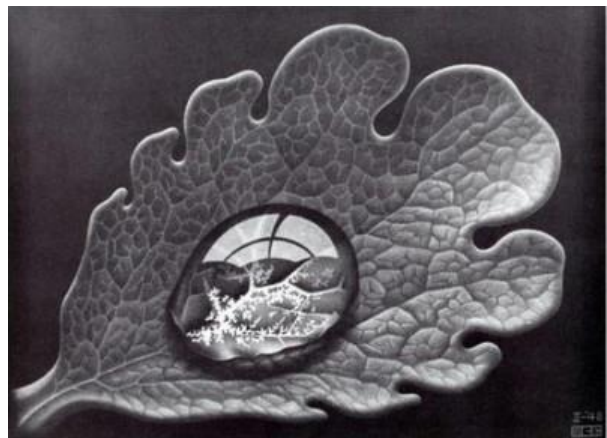
Ce même problème est brièvement abordé par Douglas Hofstadter, scientifique contemporain, dans son ouvrage *Gödel, Escher, Bach : les Brins d'une Guirlande Eternelle* : cet

auteur remarque que notre modèle astronomique moderne, bien que particulièrement performant à nos yeux, n'en constitue pas moins une approximation ; il en arrive ainsi à poser la question de savoir jusqu'où pouvons-nous accepter que ce modèle coïncide avec la réalité : « *dans quelle mesure est-il une invention de l'esprit, une structure que les humains plaquent sur l'univers ?* » (1985, p. 397).

Venons-en maintenant à la notion de **synchronicité** qui se réfère directement à la psychologie de Carl Gustav Jung dont s'est inspiré Rudhyar. L'idée d'astre comme signe plutôt que comme cause remonterait aux stoïciens et à Plotin, philosophe néoplatonicien, et fut reprise par Johannes Kepler qui affirma que « *l'influence céleste consiste non pas en une action du ciel, mais en une réception, en une passion, un peu comme celle que nous subissons dans la perception* » (cité par Alain Segonds, 1993, p. 19).

La synchronicité se réfère à une relation, qui ne serait pas causale, entre deux événements. L'un des exemples donnés par Jung est celui d'une même découverte réalisée simultanément par deux chercheurs différents, sans qu'on ne puisse établir un lien de cause à effet entre les deux faits : il y a coïncidence, concomitance, mais pas de causalité. C'est ce qui permettra à Jung de définir deux axes structurels qui se croisent, celui de l'espace-temps et celui de la causalité-synchronicité.

On ne peut manquer de citer ici une très belle formule d'un mathématicien hongrois, Farkas Bolyai, père de Janos Bolyai qui découvrit en 1823 la géométrie non euclidienne simultanément à un mathématicien russe, Nikolay Lobachevskiy, formule reprise par Douglas Hofstadter pour exprimer « *la simultanéité si fréquente en matière de découverte scientifique* » : « *Lorsque l'heure de certaines choses est venue, elles apparaissent en divers lieux telles des violettes perçant au début du printemps* » (1985, p. 104). Le père Bolyai réalisa une véritable prédiction en écrivant ces mots à son fils avant que celui-ci ne parvienne aux résultats que l'on sait, pour le stimuler à progresser dans ses recherches.



Voyons à ce sujet ce que dit Gérard Sabian dans son introduction au livre de Dane Rudhyar *La pratique de l'astrologie* : « *L'évolution individuelle et les cycles cosmiques sont synchrones, l'interaction homme - astre s'exprime par un parallélisme symbolique et analogique sans relation de cause à effet* » (1981, p. XIV).

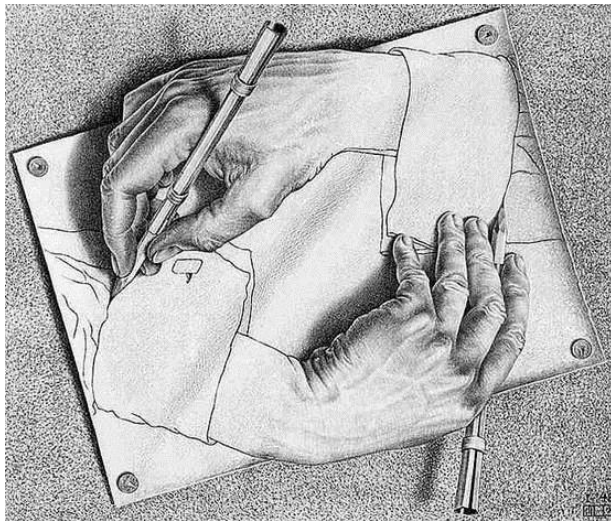
Dans ce cas également nous retrouvons les thèses promues par les pythagoriciens, d'après lesquels : « *L'essence de l'âme réside dans le mouvement éternel du cosmos qu'elle accompagne, comme en miroir, en dessinant le cycle de toute connaissance véritable* » (Jean-François Mattei, 1993, p. 111). Il faut souligner ici la référence à la troisième notion qui va suivre, celle de cycle.

Platon, dans le *Gorgias*, se réfère explicitement aux pythagoriciens en ces termes : « *Le Ciel et la Terre, les Dieux et les Hommes, sont liés entre eux par une communauté (koinônia) faite d'amitié et de bon arrangement, de sagesse et d'esprit de justice, et c'est la raison pour laquelle, à cet univers, ils donnent le nom d'« ordre » (cosmon), et non celui de « désordre » (acosmian) (508 a). Le destin des âmes est ainsi « soumis à cette justice que Platon nomme ici, de façon toute pythagoricienne, égalité géométrique* » » (J.-F. Mattei, 1993, p. 116).

L'idée de synchronicité se retrouve enfin à travers les thèses de Douglas Hofstadter : « *Il faudra également que nous admettions différents types de « causalité », c'est-à-dire de façons selon lesquelles un événement à un niveau de description donné peut « causer » des événements à d'autres niveaux. Il peut parfois arriver que l'on dise qu'un événement A « cause » l'événement B pour la simple raison que l'un est une traduction, à un autre niveau de description, de l'autre* » (1985, pp.799-800). Notons au passage que cet auteur a une formule intéressante pour définir le Moi qui, de façon assez frappante, à une résonance directe avec l'astrologie et en particulier le cycle soli-lunaire : « *Le Moi naît dès lors qu'il a le pouvoir de se refléter* » (1985, p. 799).

Enfin, la notion de **cycle** constitue un apport essentiel développé par l'approche de Dane Rudhyar, approfondi par Alexander Ruperti qui a consacré un ouvrage à ce sujet (*Les cycles du devenir*, 1981).

La notion de cycle est dérivée du mouvement planétaire qui est cyclique, chaque planète dessinant un cercle apparent autour de la terre, ce qui en termes techniques se nomme une révolution, dont la durée est différente pour chaque astre. Ces cercles, ou mieux ces cycles, ne sont rien d'autre que des périodes planétaires qui scandent ainsi différents niveaux de temporalité, dont celle qui est propre à l'astre étudié et celle qui le relie aux autres.



Pour comprendre l'idée de cycle, il faut en fait sortir de la notion de cercle : le cycle est beaucoup plus que la simple répétition du même parcours puisque chaque cycle commence ou recommence en des moments qui ne sont jamais par essence les mêmes ; chaque cycle intègre l'expérience du passé tout comme les nouvelles données du présent. C'est ainsi que, astrologiquement parlant, le retour d'une planète à sa position initiale, telle qu'on peut la définir par exemple à partir d'une carte du ciel de naissance, ne se fera jamais dans les mêmes conditions que celles qui s'étaient présentées au départ. En d'autres termes, les cycles évoluent et s'interpénètrent, ce qui permet d'en définir la

structure mais également de comprendre l'unicité spécifique de chaque instant de notre vie.

Viktor von Weizsaecker, médecin physiologiste et philosophe allemand, offre une illustration très claire de ces propos : « *La succession des formes obéit donc quand même à un ordre mais ce n'est pas celui de la succession temporelle, c'est la suite des actes et des expériences, des stades de la vie et des générations, en un retour sans fin. La vie est donc comparable à un cycle – non pas à la ligne du cercle, mais à son retour en lui-même. Les structures se suivent : mais la structure de toutes les structures n'est pas leur continuité, elle est cette rencontre qu'elles font avec elles-mêmes dans leur retour éternel à l'origine* » (1958, p. 225). « *L'expression de rencontre doit affirmer cette confrontation du Moi et du Milieu par opposition à la synthèse constructive et mécaniste qui associe par exemple le stimulus et le mouvement* » (1958, p. 227). Cela renvoie directement à la notion de synchronicité : dans une rencontre en effet deux éléments se rejoignent plutôt par attraction que par causalité.

Une définition astrologique plus formelle de la notion de cycle est avancée par Alexander Ruperti : « *Un cycle est une structure formelle de temps. C'est le contexte dans lequel prend place le changement. Tout, dans l'existence, est structuré par le temps et toute activité prend*

*place dans le temps. Un cycle est la durée de vie d'une entité donnée... Bien que le schème de son déroulement, du début à la fin, se répète, les contenus d'un cycle... ne se répètent jamais exactement* » (1981, p. 18).

On retrouve dans la notion de cycle – au sens de structure formelle de temps – une sorte de conséquence logique de la définition de la forme donnée par Matila Ghyka; cette définition dit : « *La Forme est la loi en vertu de laquelle le motif se répète* » (1952, p. 12), ce qui amène l'auteur à préciser un autre terme, celui de rythme : « *Le Rythme est périodicité perçue... (Le Rythme) est l'expérience du flot ordonné d'un mouvement... le Rythme est au temps ce que la Symétrie est à l'espace* » (1952, p. 13), où il faut entendre le terme symétrie au sens étymologique de « *répétition de formes semblables dans une commodulation obtenue par une chaîne de proportions* », c'est-à-dire un concept qui dérive de l'idée de proportion, et non pas suivant « *l'acception moderne du mot (répétition d'éléments identiques de part et d'autre d'un axe ou plan de symétrie)* » (1952, p. 14).

Vitruve, architecte romain du I siècle avant notre ère, a donné la définition suivante de la symétrie : « *La symétrie (symmetria) consiste en l'accord de mesure entre les divers éléments de l'œuvre, et entre ces éléments séparés et l'ensemble... Comme dans le corps humain... elle découle de la proportion – celle que les Grecs appellent « Analogia » – consonance entre chaque partie et le tout* » (cité par M. Ghyka, 1952, p. 48). Voilà que, d'un seul coup, on retrouve non seulement la notion de cycle, par l'intermédiaire de l'idée de répétition de formes semblables, mais également celle de synchronicité, grâce à l'idée de « commodulation », ainsi que celle de holisme, issue de la consonance entre chaque partie et le tout.



Ces trois notions, holisme, synchronicité et cycles, permettent de préciser le statut de l'astrologie face à la position scientifique, pour en arriver à conclure qu'au sens strict l'astrologie n'est pas une science ; cette dernière relève d'une pensée *logique causale et linéaire*, alors que l'astrologie est de l'ordre d'une *analogique synchrone et cyclique*.

Par ailleurs, il faut bien dire que la notion de science est elle-même assez vague puisqu'elle se partage notamment entre sciences exactes et sciences humaines, ces dernières ayant déjà assez de mal à se faire considérer comme vraiment scientifiques par les premières. Il semble dès lors que, pour ne pas entrer dans des débats sans fin, la meilleure solution soit celle adoptée par Gérard Simon qui désigne l'astrologie par le terme « *savoir* », défini comme « *un complexe technico-théorique se transmettant à l'intérieur d'une culture* » (1979, p. 104), ce qui tout en incluant les aspects de savoir-faire déborde largement la simple objectivité scientifique.

Par la même occasion, il est possible de distinguer nettement astrologie et astronomie. En effet, si l'astronomie étudie les corps célestes en tant que tels (si l'on peut dire), l'astrologie de son côté ne se soucie pas directement de l'aspect objectif de ces entités – bien qu'elle le considère de façon tout à fait pertinente : elle se centre en revanche sur les phénomènes célestes tels qu'ils sont perçus et vécus par l'observateur, dont on sait qu'il est inséparable de l'observé.

L'astronomie situe le ciel tel qu'il est indépendamment de l'observateur. L'astrologie, de son côté, part de la position du sujet et circonscrit un champ autour de lui, champ rempli par un certain nombre d'éléments ayant des qualités et des valeurs relatives différentes en fonction

précisément de sa position. Ceci correspond d'ailleurs au sentiment subjectif qui anime tout être humain, sentiment qui nous place au centre de notre champ d'expérience ; celui-ci acquiert par là un sens, bien que toute une série d'événements dans la vie puissent dépasser ou déborder ce cadre subjectif que chacun se donne.

Là aussi, Viktor von Weizsaecker offre une illustration de ces propos dans la différence qu'il opère entre physique et biologie (entendue par cet auteur au sens de la science du vivant) : « *La physique suppose que dans la recherche le moi connaissant a pour objet un marché indépendant qui lui est opposé. Dans la biologie par contre il nous faut reconnaître qu'entre l'objet et nous il y a une interdépendance dont le fondement même ne peut être objectivé. Selon le postulat de la physique son objet existerait même sans le moi, tandis que l'objet de la biologie n'est concevable que dans un corps à corps avec nous; on ne peut postuler qu'il ait une existence indépendante* » (1958, p. 205). Paraphrasant cet auteur, on peut dès lors dire que l'astrologie au sens strict du terme est le « *courage de la subjectivité* » (1958, p. 209) face à l'objectivité prétendue de la science officielle.

Tout choix ne peut se faire que par rapport à un certain cadre, en fonction de certaines limites bien établies : ce cadre est donné par l'astrologie, qui dit que l'être humain participe au monde et que c'est dans son environnement, cet environnement qui l'a engendré, qu'il trouvera la trace de son parcours et le sens de son existence. ♦

© Michaël MANDL

Article paru dans *InfoSophia* n°27, 3/1994

#### **Bibliographie :**

- EKELAND Ivar : « Le devenir instable de la mécanique céleste ». *Les Cahiers de Science & Vie. Les pères fondateurs de la science : Newton*. Hors-série. Paris. N° 13. Février 1993, pp. 92-96.
- GHYKA Matila : *Philosophie et mystique du nombre*. Bibliothèque philosophique Payot. Paris. 1952.
- HOFSTADTER Douglas : *Gödel, Escher, Bach : les Brins d'une Guirlande Eternelle*. InterEditions. Paris. 1985.
- JUNG Carl Gustav : *Synchronicité et Paracelsica*. Albin Michel. Paris. 1988.
- MATTEI Jean-François : *Pythagore et les pythagoriciens*. Presses Universitaires de France. Paris. 1993.
- RUDHYAR Dane : *La pratique de l'astrologie*. Librairie de Médecis. Paris. 1981.
- RUDHYAR Dane : *Astrologie de la personnalité*. Librairie de Médecis. Paris. 1984.
- RUPERTI Alexander : *Les cycles du devenir*. Ed. du Rocher. Monaco. 1981.
- RUPERTI Alexander : *La roue de l'expérience individuelle. Les maisons astrologiques*. Librairie de Médecis. Paris. 1991.
- SEGONDS Alain : « Tycho Brahé, Kepler : les astrologues de la cour ». *Ciel et Espace. Numéro spécial: L'histoire cachée de l'astronomie*. Paris. Juin-Juillet-Août 1993, pp. 14-19.
- SIMON Gérard: *Kepler astronome astrologue*. Ed. Gallimard, NRF. Bibliothèque des Sciences Humaines. Paris. 1979.
- THUILLIER Pierre: « Le temps des astrologues ». *L'histoire*. Paris. N° 55. Avril 1983, pp. 42-54.
- Von WEIZSAECKER Viktor: *Le cycle de la structure (Der Gestaltkreis)*. Bibliothèque neuro-psychiatrique de langue française. Desclée De Brouwer. Bruges. 1958.

#### **Illustrations :**

M.C. Escher.